

DINAH JEFFERIES

Best-seller du *New York Times*

LA SÉPARATION

ROMAN



« J'ai adoré ce roman ! »

Lucinda Riley

La destinée tragique d'une mère et de ses filles, cruellement séparées

Malaisie, 1955.

Lydia Cartwright vient de rentrer chez elle après avoir passé du temps auprès d'une amie malade. Mais la maison est vide, les serviteurs sont partis, et le téléphone a été coupé. Où est donc passé son mari, Alec ? Et ses deux petites filles, Emma et Fleur ?

Désespérée, la jeune femme contacte l'employeur de son mari et apprend qu'Alec a été muté ailleurs. Pourquoi ne l'a-t-il pas attendue ? Pourquoi n'a-t-il pas laissé de message ? Elle se lance alors dans un périlleux voyage à travers la jungle en guerre, sans se douter que des milliers de kilomètres la séparent de sa famille. Forcée de se tourner vers Jack Harding, un homme qu'elle avait juré de ne plus revoir, elle va tout faire pour retrouver ses proches.

Mais sera-t-elle capable de supporter la trahison de ceux en qui elle avait confiance ?

Un grand destin de femmes, de la Malaisie à l'Angleterre des années 1950

Dinah Jefferies a grandi en Malaisie avant de partir pour l'Angleterre, puis l'Italie et l'Espagne. Frappée par un drame familial en 1985, elle change de vie et se consacre à l'écriture. *La Séparation* est son premier roman. Pour se motiver, elle avait rempli sa maison de post-it indiquant « Tu vas écrire un best-seller » !

8,90 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-122-1



Texte intégral



www.editionscharleston.fr

L'avis des lectrices Charleston

« Préparez-vous à passer par de multiples émotions, puisque le moins que l'on puisse dire c'est que Dinah Jefferies n'épargne par son lecteur avec cette histoire de séparation déchirante. Un joli coup de cœur. » Cassandra, du blog *Prettyrosemary*

« Travaillé, riche, dynamique, mystérieux, voyageur, tous les ingrédients sont réunis pour nous satisfaire à 100 %. À lire absolument ! » Stéphanie, du blog *Sorbet Kiwi*

« Une histoire magnifique sur l'amour maternel mais aussi sur la Malaisie. » Aurélie, du blog *Bettie Rose Books*

« Ce livre est merveilleux. Une histoire captivante qui mêle amour, chagrin et trahison, une saga familiale poignante et douloureuse. » Coralie, du blog *Les tribulations de Coco*

LA SÉPARATION

Dinah Jefferies

LA SÉPARATION

Roman

*Traduit de l'anglais
par Daphné Bernard*

PRESSES DE LA CITÉ

Titre original : *The Separation*

Copyright © Dinah Jefferies, 2013

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs 2014,
pour la traduction française.

Traduit de l'anglais par Daphné Bernard

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-122-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Pour ma mère et pour ma fille

Prologue

1931, Weston-super-Mare, Angleterre

L'homme bichonna la patte du lion à l'aide d'une éponge préalablement trempée dans un seau d'eau, puis il retira un couteau d'une gaine en cuir accrochée à sa ceinture. Il releva les yeux vers une foule attentive, avant de baisser la tête et d'aiguiser les griffes de l'animal.

Une petite fille, assise par terre à quelques centimètres de là, tendit la main pour toucher la crinière du lion du bout des doigts.

— Non ! cria l'homme en repoussant l'enfant. Pas encore !

Elle bouda un instant puis, regardant par-dessus son épaule, sourit malicieusement à la femme qui l'observait. Se retournant à nouveau, elle fixa son attention sur l'animal.

Une bourrasque souleva un nuage de sable et des milliers de grains se mirent à danser et à tourner

dans l'air. L'homme réagit vivement en humidifiant la surface de l'animal avant que le vent l'abîme.

La femme qui regardait l'enfant frissonna. Ses cheveux fauves étaient plaqués sur son crâne, une ondulation Marcel les tenant en place. Vêtue d'une robe bleu pâle ornée de bleuets plus foncés le long d'un mince ourlet, elle portait également un fin cardigan blanc pour la protéger d'une soudaine fraîcheur.

Heureux d'avoir terminé l'animal, le sculpteur s'inclina puis fit le tour de la foule, son chapeau à la main. Au bruit des pièces tombant dans l'escarcelle, la femme fouilla dans son sac.

Le claquement des sabots de chevaux résonna sur les pavés de la route menant à l'esplanade, mais il n'attira pas l'attention de la femme. Ses yeux continuèrent à fixer la petite fille agenouillée sur le sable qui ramassait des coquillages or ou argent scintillant dans la lumière du soir.

Tandis que la foule grouillante se dispersait, ses murmures et le cri des mouettes furent couverts par des coups de marteau. La femme se retourna vers ce qui avait été la grande jetée, ses élégantes ferrures désormais tordues par l'incendie. Elle huma l'arôme des coques dans le vinaigre.

— Tu as faim ? demanda-t-elle à l'enfant.

La petite fille hochait la tête après un instant d'hésitation accompagné d'un délicat rougissement.

— Tu préfères de la réglisse ?

La femme s'agenouilla près de l'enfant et l'attira à elle. Au point de respirer la douceur de ses cheveux. Elle prit une longue et lente inspiration qu'elle expira par ses lèvres qui tremblèrent légè-

rement. Se relevant, elle secoua le sable du bas de sa jupe fleurie et s'empara de la main de l'enfant.

— On va courir, tu veux ?

Elles se regardèrent puis firent la course le long de la plage, soulevant du sable et des coquillages, trébuchant et glissant jusqu'à la bonne sœur qui les attendait.

Au fond de son cœur, la religieuse n'était pas un être insensible. Elle toucha l'épaule de la femme en lui souriant avec douceur. Une très légère caresse pour s'assurer que l'échange se passerait calmement, sans larmes, sans effusion. L'enfant rejeta la tête en arrière, tourna ses yeux noisette vers les deux femmes puis au-delà, vers les fanions rouge et bleu qui délimitaient l'anse sablonneuse de la baie.

Pour la femme, la journée avait débuté dans l'excitation et l'euphorie. Maintenant qu'elle tirait à sa fin, elle ne pouvait détacher ses yeux du corps anguleux et maigrichon de la fillette. Elle tapota ses cheveux auburn et grava cet instant dans sa mémoire.

Pour l'enfant, ce serait différent. Alors que ses souvenirs s'éloigneraient et se fondraient dans le passé, le doute s'installerait : elle se demanderait si ce jour, ce lion, cette femme n'existaient que dans sa mémoire. Elle chercherait à recueillir les détails d'une époque qui ne pouvait être retrouvée. Il y aurait des échos – une robe, un sourire. Rien de plus. Et la femme continuerait à contenir son chagrin.

— Viens ! ordonna la religieuse en prenant la main de l'enfant. Nous devons attraper ce tram si nous voulons arriver à la gare à temps.

La femme vêtue de bleu s'écarta de quelques pas, puis se retourna pour regarder le lion en sable doré. Bientôt la marée montante l'emporterait et elle le savait.

1

Malaisie

On ne peut pas me voir. Je me suis glissée sous la maison sur pilotis pour espionner notre amah chinoise et Fleur, ma petite sœur. J'entends un bruit de sandales sur les dalles du patio – flip-flop, flip-flop – et les sanglots de Fleur qui court. J'entends son vieux lapin rose qu'elle traîne par une oreille faire crisser les graviers du chemin.

Ensuite, la voix perçante d'Amah :

— Viens ici, Missy. Tu abîmes lapin. Pas porter comme ça.

Fleur crie :

— Je m'en fiche ! Je ne veux pas m'en aller. Je veux rester ici.

— Moi aussi, je murmure.

Mon nez est au ras du sol couvert de terre, de lézards morts et d'insectes. Mais ça ne me dérange pas.

Après ma cachette poussiéreuse, après les limites du jardin, s'étendent les hautes herbes. Personne n'ose s'y aventurer, mais moi je n'ai pas peur.

J'ai peur de partir.

Plus tard, à l'heure où le ciel devient lavande, papa contemple le même paysage. D'un balcon du premier étage, une bouteille de bière Tiger à la main, il regarde par-delà les pelouses et les collines. Il regarde vers l'Angleterre et se parle à lui-même en se frottant le menton.

— Là-bas, il fait froid en janvier. Avec un vent rude qui écorche le visage. Rien à voir avec ici. Rien ne ressemble à ici.

— Papa ?

J'observe sa face anguleuse, sa pomme d'Adam pro-éminente, sa bouche horizontale. Il avale une gorgée et sa pomme d'Adam monte et descend. Son regard revient sur moi et Fleur comme s'il venait de se souvenir que nous existions. Il esquisse un sourire et nous serre contre lui.

— Allez, les filles ! Pas besoin de prendre cet air sinistre. Votre vie va être formidable en Angleterre. Tu aimes bien te balancer aux branches des arbres, hein, Em ?

— Oui, mais...

Il me coupe :

— Et toi, Fleur ? Tu pourras patauger dans plein de ruisseaux.

Mais Fleur continue à boudier. Je lui fais une grimace. Tout ce que papa raconte, ça ressemble trop à la jungle.

— Allez, Emma ! Tu es une grande fille. Presque douze ans. Montre l'exemple à ta sœur.

— Ecoute, papa...

J'aimerais bien lui parler. Mais il s'apprête à rentrer dans la maison.

— C'est décidé, Emma ! Au fait, tu devrais choisir les livres que tu veux emporter, ça t'occupera. Seulement quelques-uns. Fleur, tu viens ?

— Papa ?

Quand il voit mes yeux emplis de larmes, il s'arrête.

— Tu vas adorer ta vie là-bas, si c'est ça qui t'inquiète. Promis, juré.

J'ai très chaud. Penser à ma mère me coupe le souffle.

Mon père ouvre la porte.

— Mais, papa, je m'exclame alors qu'il disparaît avec Fleur à l'intérieur, on ne va pas attendre maman ?

2

Lydia laissa tomber sa valise par terre. Dans le patio, les bicyclettes de ses filles gisaient au pied du jacaranda.

— Emma ! Fleur ! Je suis rentrée !

Elle jeta un coup d'œil sur le chemin gravillonné qui menait aux hautes herbes. Le crépuscule tombait. Un énorme papillon de nuit venu des confins de la jungle lui effleura la joue. Tout en essayant la trace noire qu'il avait laissée, elle entra dans la maison pour éviter la pluie qui menaçait.

— Alec ? Je suis là !

Son mari. Les traits bien dessinés de son visage, ses cheveux châtain clair coupés court, l'odeur sur sa peau du savon acheté au marché chinois.

Pas de réponse.

Elle réprima un pincement de déception. La maison était trop silencieuse. Comme il le lui avait demandé, elle avait envoyé un télégramme. Mais où était donc sa famille ? Il faisait trop chaud pour une

promenade. Ils étaient peut-être à la piscine. Ou alors Alec avait emmené les filles goûter au club.

Elle monta jusqu'à sa chambre. Lorsque son regard effleura la photo d'Emma et Fleur sur sa table de chevet un flot d'amour la submergea. Ses filles lui avaient tant manqué.

Lydia se déshabilla, fit courir ses mains dans sa chevelure auburn qui lui arrivait aux épaules et mit en marche le ventilateur. Elle était fatiguée par le voyage et par ce dernier mois passé au chevet d'une amie malade. Un bon bain s'imposait. En ouvrant la porte de la penderie, elle eut un choc. Aucun des vêtements de son mari ne s'y trouvait. Elle enfila un léger kimono et se précipita pieds nus dans la chambre des filles.

La porte du placard était ouverte de sorte qu'elle s'aperçut immédiatement qu'il était vide. Ne restaient que quelques shorts roulés en boule sur l'étagère supérieure et, sur celle du dessous, une feuille de papier froissée. Où étaient leurs affaires ?

Et si... ? Mais non, elle préférerait ne pas y penser. Lydia s'efforça de respirer calmement. Les effrayer : c'est ce que voulaient les hommes de la jungle. Elle imagina Alec disant : « Redresse-toi. Ne les laisse pas t'en imposer. » Mais comment ne pas avoir peur quand l'ennemi balance une grenade sur la place du village bourrée de monde ?

Un cri la fit sursauter. Elle courut à la fenêtre. Faux espoir. Ce n'étaient que des renards volants, autrement dit d'énormes chauves-souris, qui se balançaient dans les arbres.

Le cœur battant, elle glissa une main sous le papier froissé du rayonnage et en ramena un des carnets

d'Emma. La clé du mystère s'y trouverait peut-être. Elle s'assit sur le coffre en bois de camphre dont l'odeur familière avait un côté réconfortant et ouvrit le carnet.

La matriarche est une grosse dame au cou tout fripé. Elle s'appelle Harriet Parrott. Elle a des yeux comme des raisins secs et un nez brillant comme du beurre qu'elle essaye de cacher avec de la poudre. Elle glisse ses petits pieds dans des pantoufles chinoises mais, vu qu'elle porte des jupes longues, on n'en voit que les bords.

Harriet ? Seraient-ils allés chez Harriet ? Un sentiment de panique l'envahit. Elle cessa de lire et, prise de vertige, s'agrippa aux bords du coffre. C'était invraisemblable. Une lettre. Bien sûr, il avait dû laisser une lettre. Ou un message auprès des serviteurs.

Elle dégringola les marches deux à deux et, s'emmêlant les pieds, plongea littéralement dans les pièces du rez-de-chaussée : les salons et salle à manger, la cuisine et ses dépendances, le passage couvert qui menait aux chambres de bonne, les celliers et resserres. Il ne restait que deux caisses abandonnées. Tout était vide et sombre. Les serviteurs avaient disparu. Tout comme le rocking-chair de l'amah, le lit de repos de la cuisinière et les outils du jardinier. Elle inspecta les lieux sans trouver le moindre mot.

Écoutant la pluie tomber en se mordillant un ongle, elle essaya de réfléchir, bien qu'à peine capable d'ordonner ses pensées tant la touffeur de l'air la déprimait. Des images de son voyage de retour défilèrent : les heures passées contre la fenêtre du

train, main sur le nez. L'odeur persistante du vomi d'un petit garçon indien qui venait d'être malade. Une détonation dans le lointain.

Lydia se plia en deux. L'absence des siens lui coupait le souffle. Elle avait du mal à respirer. Elle ne comprenait plus rien. La fatigue l'empêchait de se concentrer. Il n'y avait pas d'explication logique à leur disparition. Et pourtant il devait y en avoir une. S'ils avaient été obligés de partir, Alec aurait sûrement trouvé un moyen de la prévenir. Oui, sans aucun doute.

Elle tourna sur elle-même en appelant leurs noms. *Emma ! Fleur !* Et étouffa un sanglot en passant au menton à fossette de Fleur, à ses yeux bleus, à ses cheveux blonds retenus sur le côté par un nœud. Tout d'un coup, à l'idée de ces hommes prêts à tout, dissimulés dans la jungle brumeuse, elle fut saisie d'une peur intense, d'un affolement qui balayait tout espoir, tout bon sens. La sueur coulait sous son kimono, les yeux lui piquaient. Lydia se retint de crier. Les mains tremblantes, elle attrapa le téléphone pour appeler le patron d'Alec. Il saurait ce qui s'était passé. Il lui dirait ce qu'il fallait faire.

L'instant suivant, elle se retrouva assise, le combiné sur les genoux. Les mouches bourdonnaient, le ventilateur cliquetait en cadence, un papillon de nuit voletait dans l'air chaud. Le téléphone ne fonctionnait plus.

3

Dans le taxi qui nous emmène au port, je me pose la question : pourquoi maman ne nous a pas rejoints à temps alors que papa disait qu'elle reviendrait ? Le dernier jour, dans notre maison de Malacca, j'ai couru sans arrêt à la fenêtre en espérant qu'elle apparaîtrait à la dernière minute.

Papa n'est pas très doué pour les choses de la maison. Donc, comme maman était absente, j'ai aidé notre amah à faire les bagages. Fleur, qui a seulement huit ans, était tout le temps dans nos pattes.

Dans la malle j'ai glissé en premier la robe habillée en vichy rose que maman m'a faite. Elle a une grande jupe et des manches ballon – c'est la seule robe que j'aime. J'ai pleuré quand elle est devenue trop petite pour moi et que Fleur a commencé à la mettre.

Papa est arrivé dans ma chambre.

— Tu n'as pas besoin d'une robe habillée.

— Ils ne font pas de fêtes en Angleterre ?

Il soupire :

— Laisse tes vêtements de Malaisie, c'est ça que je veux dire. On doit avancer, tu sais.

— Qu'est-ce qui va arriver aux affaires qu'on n'emporte pas ? Je les remets dans le placard ?

— Pas la peine. L'amah s'en occupera.

— Nous serons absents combien de temps ?

Mon père se racle la gorge sans répondre.

Je tends la robe à Mei-Lien, notre amah, qui l'ajoute à la pile grandissante des vêtements que nous ne prenons pas.

— Et nos habits du Couronnement ?

Je montre la robe de Fleur, blanche, décorée d'un galon rouge et bleu, qui ne lui va plus.

Papa fait non de la tête. Alors je cache mon précieux *Dandy* derrière mon dos. C'est l'édition « spéciale Couronnement » du livre, avec une couverture ornée d'un cheval doré et de six poneys blancs. Bien trop beau pour être abandonné.

— Où est Fleur ? demande-t-il.

L'amah montre le jardin du doigt.

— Elle s'amuse à faire la roue, j'imagine, dit papa.

Et il ajoute :

— Vous arrivez à vous débrouiller toutes les deux, non ?

Je réponds oui.

Sur le point de quitter la pièce, il jette un coup d'œil à mon lit.

— Qu'est-ce que c'est que tu as, là ?

— J'ai écrit à maman.

Et je lui montre l'enveloppe.

Il prend l'air étonné.

— Ah ? Et pourquoi ?

— Juste pour lui dire qu'elle me manque et que je suis impatiente de la voir en Angleterre.

— Très bien. Donne-moi cette lettre.

— Je voulais la laisser sur la table de l'entrée.

— Non, je m'en occupe, dit-il en tendant la main.

— Je veux la déposer moi-même.

— Emma, j'ai dit que j'allais le faire !

Je cède.

— Tu es une gentille fille.

— Papa, encore une chose, je demande en brandissant le lapin de ma sœur. On fait quoi avec ça ? Je l'emballe ou Fleur voudra l'avoir avec elle dans la cabine ?

— Bon sang ! Comme si j'avais du temps pour des détails mineurs ! Il y a de grands changements à l'horizon, Emma. De grands changements.

Ça, je n'en suis pas si sûre. Il me semble que les *grands changements* se sont déjà produits, il y a plus de trois semaines. À mon avis, c'est à ce moment qu'ils ont commencé.

On rentrait d'un mariage. C'était un soir de pluie. À la fête, maman avait dansé dans sa robe jaune vif avec ses chaussures à talons hauts en crocodile. Maman est plus jeune que papa et vraiment jolie avec sa peau lisse et claire, ses yeux noisette. Papa, lui, ne danse pas à cause de sa blessure de guerre. Pourtant, il joue quand même au tennis. Bref, dans la voiture, maman s'est frotté le front du bout des doigts. Je savais qu'*il* était furieux.

— Ralentis, Alec ! a crié maman. Tu es énervé, mais ce n'est pas une raison pour aller aussi vite. Pour l'amour du ciel, attention à l'eau !

J'ai regardé par la fenêtre. Nous traversons la vallée et la route était inondée.

De la banquette arrière, je pouvais voir les veines gonflées du cou de mon père. J'ai remarqué aussi qu'une des boucles d'oreilles en forme de lézard de maman était tombée au moment où elle s'est penchée pour attraper le volant. J'allais la prévenir quand la voiture a fait une embardée. Le pied toujours sur l'accélérateur, papa a essayé de revenir du bon côté de la route mais, arrivant dans le virage à toute vitesse, il a dû freiner à mort. La voiture s'est mise à déraiper et a échoué dans le fossé, tout proche d'un bosquet de bambous.

— Bordel, Alec, tu perds la boule ! Regarde ce que tu as fait !

Je savais que c'était grave car maman ne jurait jamais. Sauf lorsqu'elle croyait que nous ne pouvions pas l'entendre. Ou quand ils avaient tous les deux trop bu. J'ai répété ses gros mots, d'abord à voix basse puis un peu plus fort en trouvant des mots qui rimaient.

Elle a supplié papa.

— Ne nous laisse pas là ! Imagine qu'il y ait une embuscade !

Elle avait l'air effrayée, mais papa n'a pas cédé.

— Tiens. Tu n'as qu'à te servir de ça en cas de besoin, lui a-t-il dit, en jetant un pistolet sur le siège du conducteur. Et toi, Emma, veille sur ta sœur.

Après son départ, c'était comme si la jungle s'avançait en rampant, avec des feuilles de la taille

d'une poêle à frire et, dans les branches, des yeux qui clignaient. Maman s'est arrêtée de sangloter et s'est tournée vers nous comme si elle venait de se rendre compte que nous étions assises derrière elle, avec nos jambes nues collées au cuir brûlant des sièges.

— Emma, Fleur, ça va ?

— Oui, maman, avons-nous répondu en chœur, la voix de Fleur plus proche des larmes que la mienne.

— Rien de grave, mes chéries. Papa est allé chercher de l'aide.

Elle essayait de montrer que tout allait bien, mais je soupçonnais le contraire. J'étais au courant de l'existence des terroristes dans la jungle. Aussitôt qu'ils vous avaient repérés, ils vous attachaient à un arbre et vous coupaient la tête. Ensuite, ils l'empalaient sur une perche. J'ai fermé les yeux, terrifiée à l'idée de voir une tête grimaçante en face de moi.

Maman a commencé à chanter.

La nuit allait tomber bientôt. Quand les étoiles brilleraient, ça serait mieux. Maman ignorait que j'avais vu des choses encore plus horribles au musée des figurines de cire. Après l'exposition des têtes réduites, il y a une section « Interdite aux enfants ». Je n'y suis pas restée longtemps. Seulement le temps d'apercevoir de minuscules reproductions en cire de femmes et d'enfants blancs, cloués au sol, leur bouche peinte en rouge criant de terreur. Arrivait vers eux et conduit par un Japonais, un énorme rouleau compresseur généralement utilisé pour aplanir le goudron des routes. Mais cette fois il allait servir

à aplatir ces gens. Quand je suis sortie du musée j'ai vomé dans une poubelle.

Les Japonais étaient méchants. C'est ce que nos parents nous disaient. Mais maintenant, les gens de la jungle qu'on appelle terroristes sont des Chinois. Je ne comprends pas très bien. Mei-Lien est chinoise et je l'aime beaucoup. Pourquoi avant c'étaient les Japonais qui étaient mauvais et aujourd'hui ce sont les Chinois et encore, pas tous ? Mystère.

Notre voiture était immobilisée loin de la route principale, presque dans la zone des bandits. Mais au plus profond de la forêt vivent les esprits de la jungle qui dévorent les enfants. Notre jardinier, qui a la bouche toute rouge à force de mâcher de la noix de bétel, nous l'a raconté en prenant un air effrayant.

— Si vous êtes perdues dans la jungle, faites attention aux *hantu hantuan*, aux démons.

Mais comme il ne nous a jamais expliqué à quoi ils ressemblaient, nous n'étions pas très avancées.

— Emma, tu peux bouger tes bras et tes jambes ? a demandé maman.

Je me suis tortillée pour lui montrer que je pouvais.

— Et toi, Fleur ?

Fleur a remué ses bras et sa jambe gauche mais quand elle a essayé l'autre, elle a gémi.

— C'est sans doute le choc. Emma, retire-lui sa chaussure avant que ça enfle.

Fleur a résisté avant de se laisser faire.

— Me touche pas ! Et d'abord où est papa ?

Je lui ai dit qu'il fallait qu'elle se tienne tranquille et que papa était allé chercher de l'aide. Elle a reni-

flé un peu, émis quelques grognements plaintifs avant de se calmer.

Il commençait à faire sombre. Dans le lointain un bruit d'explosion a brisé le silence.

Fleur et moi avons hurlé.

— Chut, a fait maman.

Le ciel devenait marron. Un brouillard blanc descendait de la montagne. Mais au moins nous n'étions pas vraiment dans les collines. Parce que *Ada bukit, ada paya* – là où se trouvent les collines, se trouvent les marécages. Et ils avalent les gens tout entiers.

Finalement, papa est revenu avec un camion blindé de Malacca. Nous sommes sorties pendant que les soldats extirpaient la voiture du fossé. Ce soir-là, je suis allée au lit très tard. Jamais je ne m'étais couchée aussi tard.

Le lendemain, maman n'est pas venue nous chercher à l'école. C'est papa qui s'en est chargé. Avec une tête qui disait clairement « je ne suis pas d'humeur à répondre aux questions ». D'ailleurs, il a fait le sourd quand on lui a demandé où était maman. Il nous a seulement annoncé qu'on allait partir pour l'Angleterre.

De retour à la maison, on s'est précipitées au premier pour voir si maman était là. Mais non. En respirant l'odeur de citronnelle qui entrait par la fenêtre de notre chambre, j'ai pensé à elle, à son grand sourire et à ses cheveux ondulés. Le matin, elle piquait dedans une fleur d'oiseau-de-paradis orange qui était généralement toute flétrie à l'heure du déjeuner. Et elle chantait toute la journée, dès le réveil.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La séparation

Dinah Jefferies



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON